LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. II — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 27 DECEMBRE 1906 — No. 12

Bons Marchés dans les Capots

Durant les prochains 30 jours nous vendrons tous nos capots d'hiver à 20 p.c. d'escompte, dans le but de réduire notre stock et faciliter notre inventaire.

S. F. MAYER

OTRE CONCOURS

Voir les Conditions septième page

A TRAVERS LE MONDE

L'année 1906 a été féconde en événements politiques très importants. Elle paraît être, surtout dans ses derniers mois, comme le prélude d'une époque plus agitée et qui malheureusement ne parait pas lointaines.

Si comme en 1905, elle n'a pas été désolée par une longue et sanglante guerre, elle n'est pas moins marquée du sceau de la tristesse.

Russie

La Russie nous a offert le pénible spectacle d'une nation dont les diverses factions se ruent les unes sur les autres la haine au coeur, la rage aux dents. Dans leur égarement ces malheureux s'entredéchirent sans but apparent.

A l'origine on parlait de révolution. De toute part on cherchait à deviner par quel miracle le peuple russe, encore barbare et ignorant, avait pu s'imprégner des idées libertaires indispensables à l'accomplissement des révolutions. Les théories les plus diverses, souvent les plus contraditoires furent émises. Elles s'écroulent aujourd'hui comme toutes les choses qui pêchent par la base.

Ce qui a fait leur fragilité c'est qu'elles jugeaient le peuple russe d'après une infime minorité qui pense, qui parle et quelque fois dans l'exaspération du sentiment de ce qu'elle croit être son devoir, assassine.

Cette minorité si infime soit-elle serait peut-être capable de faire quelque chose de solide, de grand ou de bon, si elle pouvait échapper au boulet que les lois puissantes et mystérieuses de l'atavisme, lui rivent au pied. Divisée en factions nombreuses elle s'épuise en vaines luttes, elle s'use au contact des rivalité et par cela même assure la sécurité à l'ennemi commun, le tsarisme.

Celui-ci pour se montrer énergique devient brutal et cruel, cela fait plaisir aux partisans de la repression par la force.

Comprenant que l'intérêt matériel est le pivôt de l'agitation paysanne, il cède un peu de l'immense patrimoine de la couronne, donne des terres ou les fait espérer et calme ainsi la soif de posséder qui anime le paysan russe. Il se concilie ainsi deux éléments puissants : la cour et la plèbe. La cour au moyen de laquelle il combattra les agitateurs, la plèbe qui repue ou espérant l'être, leur opposera la force d'inertie.

On a cru un moment qu'il suffisait d'un homme pour précipiter la révolution. Certes, l'influence d'un homme est immense, la révolution française nous le prouve. Mais cette influence profonde chez le peuple français, intelligent, penseur, épris d'idéal, heureux de combattre et de mourir pour un principe, pour une idée, cette influence, disons-nous, aurait été nulle sur le cerveau rabougri du moujik, qui, depuis des siècles, est marqué de l'empreinte de la botte qui l'écrase. Le peuple russe n'a pas marché derrière les agitateurs, il est trop asservi et aussi trop inerte pour s'enthousiasmer, Il ne peut pas lutter pour une idée. Dans une révolution il ne voyait que le bénéfice matériel, le Tzar parait le lui accorder, il se calme.

Peu importe à l'Ours moscovite d'ou vient sa proie, dès qu'il la possède, il rentre dans sa tanière et ne demande plus rien jusqu'au réveil de son appétit.

Les derniers coups de feu n ont pas encore tirés, les derniers convois de déportés ne sont pas encore partis vers les solitudes glacées de la Sibérie. Cependant on peut dire déjà, que la révolution russe, si tant est que l'on puisse donner ce nom à cette tourmente sanglante, est morte faute d'idéal.

L'Allemagne et l'Angleterre.

On s'est fort occupé durant 1905 de la rivalité commerciale qui creuse un fossé, tous les jours plus profond, entre l'Allemagne et l'Angleterre. Vers le mois de mars on pouvait considérer la guerre comme à peu près certaine.

Les économistes du monde entier ont étudié la lutte commerciale entre ces deux grandes nations, leurs conclusions ont montré que l'Allemagne concurrence l'Angleterre un peu partout, la dépasse sur le marché européen et petit à petit l'élimine du marché belge et hollandais. Anvers se germanise, Rotterdam aussi.

Etendant son action dans la Méditerranée, l'Allemagne qui n'y a aucune possession, y entretient cependant une flotte commerciale très active qui petit à petit, exproprie les lignes françaises et anglaises. Gênes est devenu une succursale de Hambourg.

Ces conclusions ont effrayé le peuple anglais qui les pressentait vaguement, aussi un violent sentiment anti-allemand s'est fait jour, menaçant la paix de l'Europe.

L'Allemagne prudente précipitait la construction d'une puissante marine de guerre, l'Angleterre concluait un traité avec la France, qui lui permettait de modifier la répartition de ses forces et de masser dans la mer du Nord la plus formidable flotte de guerre du monde.

La tention était grande, il suffisait du plus petit incident pour allumer la guerre. Cependant après la visite du roi d'Angleterre à l'empereur d'Allemagne la détente s'est faite sentir dans les milieux politiques. Cependant l'animosité est latente entre les deux peuples. Les Anglais comprennent trop bien que le développement ment commercial de l'Allemagne les frappe au coeur. De ce côté des nuages bien sombres s'accumulent et l'orage éclatera d'autant plus violent qu'il aura été plus longtemps contenu.

L'Allemagne et l'Europe

L'ambition de l'Allemagne semble être démesurée et inquiète fort l'Europe entière. Durant 1906 son action est devenue plus précise sur la Turquie d'Europe, devenue son marché le plus précieux ; mais ce sont ses sourdes menées en Autriche qui lui ont attiré le plus de méfiance. Son action est bien défini par ces paroles d'un orateur autrichien, dans lesquelles percent une inquiétude : "Encourager la Hongrie de l'indépendance à se partager les dépouilles de l'Autriche avec l'Italie irrédentiste et l'Allemagne pangermaniste qui les conduit toutes deux, c'est faire de l'empereur allemand le Charles-Quint du vingtième siècle, c'est-à-dire préparer le malheur de l'Europe." L'Europe semble prête à frapper l'égémonie teutone. Toute la politique de l'Angleterre, de la France, et même quoique moins ouvertement de l'Espagne, l'Italie, et la Russie, tend à isoler l'Allemagne, à la parquer au milieu de nations hostiles qui voient en elle une ennemie commune. Le plus grand pas a été fait cette année dans cette voie car la triplice toute démantibulée n'existe plus que de nom.

Le socialisme en Europe

Le socialisme a fait d'énorme progrès en 1906. En France, c'est une victoire éclatante qu'il a remporté, il occupe une situation prépondérante dans la politique et il nous faut dire que cela n'en va guère mieux.

En Allemagne son action s'accuse tous les jours, Bébel est une puissance qui monte à l'horizon et qui, un jour plus rapproché qu'on ne le croit, sera plus puissant par le nombre de ses recrues que l'empereur lui-même. Ce dernier le sait et voudrait enrayer autant que possible la marche du socialisme. On l'accusa même à propos de l'incident du Maroc de vouloir par la guerre créer une diversion. Le moyen n'était pas bien sûr.

Quoiqu'il en soit, sa politique est mise en échec par le parti socialiste au parlement.

Ceux-ci combattent ce qu'ils appellent la folie militariste et voudraient empêcher l'Allemagne de chercher à se créer des colonies.

En Espagne et en Italie le socialisme fait aussi son chemin et l'Angleterre qui y a été longtemps rebelle est aussi en train de se laisser conquérir.

Les Etats-Unis

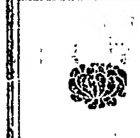
Les Etats-Unis marchent toujours à pas de géant dans la voie du progrès.

Leur énorme développement industriel leur permet d'inonder le marché mondial de leurs produits et d'acquérir des richesses toujours plus grandes. Leur ambition ne connait pas de limites. Pour se saisir du Sud, Ils ont décidé de créer un chemin de fer immense, 10,400 milles de long, qui partant de New-York, aboutira à Buenos Ayres. Cette ligne gigantesque traversera l'Amérique du Sud dans toute sa longueur, reliera plusieurs ports, sera en un mot l'artère vitale de ces régions. La construction de cette ligne assurera la prépondérance des Etats-Unis dans l'Amérique du Sud et portera un coup fatal au commerce Européen dans ces régions.

Mais si puissante que soit la république voisine elle n'en éprouve pas moins des mécomptes dans l'exécution de quelques uns de ces grands projets.

Le percement de l'isthme de Panama qui pour les Etats-Unis est une question capitale comme nous le verrons plus loin, n'avance guère.

Suite à la 6ième page



Le Réveillon



Trois coups tintèrent.

Dehors, il devait faire un temps de chien.

Malgré la double vitre et le chassis soigneusement fermé, le sifflement de la bise, les interpellations saugrenues des noctambules, le bruit des tramways au roulement sinistre, qui descendaient, les freins serrés, le boulevard Saint-Laurent, nous arrivaient dans la douceur tiède de la salle.

Nous étions là, quatre ou cinq, assis en rond, autour d'une table copieusement chargée de viandes froides, lorsque Francis, après avoir enveloppé Mary d'un regard, Mary, sa femme, jolie brunette aux yeux noirs singulièrement doux et clairs, déclara sans préambule :

" Superstition d'enfant, attachement mystérieux au passé... Que sais-je, mais dans un nuit de Noël, la vue des bébés blonds confiants dans les largesses coutumières du grand saint Nicolas, à barbe blanche, et déposant sérieusement leur soulier rose dans un coin, m'a toujours été et me sera toujours véritablement délicieuse. Cette époque de Noël, Noël avec sa messe de minuit, ses arbres couverts de stalactites de givre et de pendeloques finement ciselées, ses chemins couverts de neige, la neige blanche, fine et drue, étouffant les pas comme le plus moelleux des tapis et sur laquelle les pieds des fidèles en marche processionnelle vers l'église ont dessiné de capricieuses arabesques, n'a jamais pu revenir sans que mon cœur en fut douloureusement ému, sans que le souvenir d'un événement déjà lointain ne me revint en mémoire."

Les fourchettes cessèrent de battre les assiettes, Mary rougit comme un enfant, ce qui mit un peu de rose aux lobes de ses oreilles, mais Roger Fremin, maudissant, en son for intérieur, cette histoire intempestive qui l'empêchait d'engloutir à son aise, et dont la chair gélatineuse du cou s'emboitait péniblement dans l'inflexible rigidité d'un faux-col de fer, cru bon d'étaler un sourire dédaigneux et sceptique.

Francis parlait. Sa voix s'élevait avec des sonorités caressantes dans la salle à manger tendue d'étoffes rouges qu'émaillaient, avec ses zig-zags imprévus, des fleurs fantastiques, drôles et tordues, et cela faisait comme une atmosphère douce, indescriptible et que je n'ai jamais retrouvée ailleurs.

" J'étais alors un tout petit bonhomme, disait-il ; et je devais avoir six ans. Il n'était pas encore minuit et nous nous rendions à la messe. Mon père ouvrait la marche ; très grand, monté sur jambes, raide en son habit noir, il allait d'un pas pressé, quoiqu'il frisât la soixantaine. La clarté lunaire projetait l'ombre de ses jambes et je trouvais fort amusant de voir sur la neige blanche ce gigantesque compas noir ; emmitouflé dans ses fourrures, maman suivait à quelques pas, pestant avec des expressions choisies—toujours les mêmes—et des gestes solves, contre la neige aveuglante et le froid piquant, comme elle le faisait d'ailleurs chaque année d'invariable et d'inéluctable façon. Lolla, ma bonne, trottinait par derrière, en me secouant par la main pour m'empêcher de m'endormir, et le pauvre tout petit moi que j'étais, quoique soutenu par l'espérance de voir mes vœux comblés à mon retour à la maison et mes souliers remplis de bonnes choses, se prenait à regretter vaguement la douce, ô bien douce température de la chambre close et la tiédeur douillette du lit chaud. Il y a vingt-deux ans de cela. Nuit froide et claire comme celle-ci, mêmes tintements de cloches aux sonorités joyeusement prolongées, mêmes silhouettes sombres découpant leurs gestes étranges sur un fond d'hermine, bruissements de pas qui glissent sur la neige... cris perdus s'égrenant doucement dans la nuit...

" Mon père ne parlait pas et semblait méditer ; il y avait déjà quelques minutes que nous longions la rue Notre-Dame, maman pestait toujours contre " la neige aveuglante " et " le froid trop piquant," et moi, avec ferveur, de se montrer gentil et généreux, priais, priais toujours saint Nicolas à barbe blanche.

" Ma bonne me pressa la main, elle se pencha vers moi, je l'entendis murmurer :

" Nous sommes arrivés, monsieur Francis, nous sommes arrivés." Superbe avec ses murs, aux vitrages phosphorescents ; l'aveuglante lumière des cierges innombrables et le scintillement bleu des lustres qu'à travers les portes entrebaillées, je pus apercevoir un instant, dardant ses deux tours crénelées dans le ciel sombre, tache immense et claire dans la nuit noire, l'église apparut.

—Lolla ? Lolla ?

—Que voulez-vous ?

—Je veux voir, je te dis que je veux voir, laisse-moi, dis, laisse-moi.

Et comme elle me retenait par la main, d'un coup sec, je me dégageais.

—M. Francis ? M. Francis ?...

Je n'écoutais plus.

Sur un des côtés de l'édifice, à vingt pas de moi, dissimulé par le clair obscur d'une arcade, quelque chose semblait grouiller, quelque chose d'indes-iptible et d'informe, tache blanche crr le mur gris.

suMaintenant j'étais indécis.

Devais-je avancer ?

A ce moment, j'entendis une voix tonitruante :

" Ah ! le sacré petit bonhomme..." le reste se perdit dans la nuit.

Mon père venait de rompre le silence dans lequel il se confinait d'habitude de désespérante façon.

C'était grave.

Je pris le parti le plus sage. Celui de revenir sur mes pas.

Ce que je fis.

Mon père prit la bonne et la secouant par le bras : " Va voir et rapporte."

Cet ordre laconique fut ponctuellement exécuté.

La bonne revint un moment après, mais avec un paquet sous le bras.

Elle riait à gorge déployée : maman souriait, mais le père semblait la trouver mauvaise.

Puis ils m'entrainèrent tous les deux au fond de l'église. J'eus comme un éblouissement, cette trouvaille bizarre venait se placer d'elle-même devant mes yeux avec une obsédante fixité, puis on me déposa sur une chaise.

" Maintenant, si tu bouges..."

Un geste large et significatif souligna la pensée tout en la complétant.

La bonne avait disparu.

Je revins à la maison avec des cantiques plein la tête, et des lumières pleins les yeux.

C'est Lolla qui vint nous ouvrir.

" Comment va ? dit le père.

" Très bien ! Très bien ! "

Puis elle ouvrit la porte de la chambre et s'effaça pour nous laisser passer.

" Vous deux, laissez-nous, " dit le père.

Alors la bonne me prit par la main et voulut m'emmener dans la cuisine.

Je m'y opposais avec toute la vigueur dont un petit bonhomme de six ans peut être capable. Nous décidâmes tous les deux de rester derrière la porte.

Le père et la mère discutaient.

—Portons-la aux enfants trouvés.

—Jamais, tu entends !

—Eh bien, gardons-la.

—Comment l'appellerons-nous ?

—Va faire d'abord la déclaration à la police, nous verrons après.

Alors je poussai la porte, tenant Lolla par la main.

Doucettement, avec des précautions infinies, maman plongea les mains dans ma couchette

Rose et blanc, un enfant de quelques mois apparut dans ses bras, et l'ayant élevé au-dessus de sa tête où quelques cheveux grisonnaient, la mère, profondément troublée, murmura :

" Ce sera ta petite soeur."

Et le père, transfiguré, les bras tendus murmura :

" Notre cadeau de Noël."

L'enfant grandit. Quelques années s'écoulèrent. On me mit, au collège, et Noëllette (comme je l'appelais quelquefois) en pension. Plus tard, j'entrais à l'Université Laval...

....—Où tu terminais victorieusement tes études si brillamment commencées !

—Où je terminais mes études.... et depuis, poursuivit Roger Frémin, avocat apprécié... bientôt célèbre, défenseur énergique de la veuve et de l'orphelin, mais à propos, ajouta-t-il en vidant coup sur coup deux verres de champagne, un peu vieux jeu, ton histoire de Noël.... genre Xavier de Montépin, tout au plus....

Et qu'est devenue Noëllette ?

Très simplement, avec un peu de trouble dans la voix, Francis répondit :

—Ma femme.

Mary s'était penchée, délicieusement blanche et rose. Dans un coin, l'arbre de Noël pliait sous le poids des oranges, une odeur de résine et de sapin vert flottait dans la chambre....

O réveillon de Noël ! Trois ans se sont écoulés. Pour vivre les instants passés, pour entendre à nouveau les conversations que nous eûmes, ne me suffit-il point d'écouter chanter le souvenir en mon coeur ; des mots viennent frapper mes oreilles, comme une musique alanguie, très lointaine ; et, quand je ferme les yeux, en y songeant, avec le charme indéfinissable des choses vues en songe, je revois Noëllette, blanche et rose, sous un casque de cheveux noirs.

EDOUARD JOYEUSE.

de l'*Album Universel.*

Le Roman D'une Croyante

Par Jean de la Brète

No. 12

Le soir, vers sept heures, j'étais dans le jardin qui s'étage d'un côté en terrasses. Une partie du mur d'appui, qui borde la première plate-forme, s'était effondrée la veille. La brèche était dangereuse, parce qu'elle était dissimulée par la vigne vierge qui, quoique affaissée avec le mur, cachait cependant la solution de continuité.

J'étais au bas de la terrasse, élevée d'environ cinq mètres au-dessus de l'endroit où je me promenais, en écoutant la belle voix de ma fille, dont les notes très pures arrivaient jusqu'à moi.

Le piano et la voix se turent subitement, et un appel de Gilberte me fit lever les yeux.

- Mère, la voilà ! c'est M. Marien qui l'a apportée ! s'écriait-elle en agitant le papier bleu au dessus de sa tête. Je vais te la lire du haut de la terrace.

Elle s'avançait en courant.

—Attention au trou ! dit Marien.

-Prends garde, prends garde ! criai-je.

Cri d'alarme inutile, l'élan était pris, ses pieds s'embarrassèrent dans la vigne vierge, et, à quelques mètres de moi, elle tomba sur les pierres du mur écroulé.

Comme dans un cauchemar épouvantable, je la vis porter, brisée, dans ma chambre, et, au milieu d'un effarement indicible, j'entendis donner l'ordre de ramener des médecins en en toute hâte.

—Mais, en attendant, il y a quelque chose à faire, mon cher monsieur, dit une vieille voix familière et sanglotante.

—Je crains.....je ne crois pas, répondit Marien, dont le visage bouleversé augmentait ma stupeur.

—Les autres médecins ne seront peut-être pas de votre avis ! reprit la Phine avec une sorte de colère.

Ils arrivent, restent longtemps penchés sur Gilberte, et je fais des vains efforts pour sortir de l'état qui paralyse mes facultés. Mon étrange insensibilité disparaît quand Marien, me prenant silencieusement la main en pleurant, m'apprend ainsi que ma fille est perdue.

Elle reprit reconnaissance au moment où je revins à la réalité des faits, et demanda d'une voix faible, effrayée :

—Est-ce que je vais mourir ? Je me sens bien mal.

Personne ne put répondre. Le curé, que quelqu'un était allé chercher, entra en cet instant, et Gilberte se mit à pleurer en disant :

—C'était donc vraiment le pays de la chimère, monsieur le curé.

Lorsque je revins auprès d'elle, son calme apparent disparut dans une explosion de douleur.

—Ma vie est si belle, mère, ne me laisse pas mourir.... je veux vivre. Pauvre André, pauvre père, ... je veux les voir. Leur a-t-on télégraphié de venir ? Je ne suis peut-être pas atteinte mortellement...... Je puis vivre jusqu'à leur arrivée, n'est-ce pas ?

—Oh ! ma chérie......

Mais c'était bien inutilement que je l'entourais de mes bras pour la protéger.

—Nous nous aimions tant. André ne se consolera pas, il m'aime trop... Tant de fois il me l'a dit. Hier....c'était si charmant.

Puis elle essayait de s'oublier pour ne penser qu'à moi, ensuite elle retombait dans la désespérance et me suppliait de lui dire qu'elle n'allait pas quitter la vie séduisante qui, la veille encore, lui ouvrait la source de ses largesses.

Une sorte de calme remplaça ce désespoir déchirant. Elle parlait paisiblement, avec une résignation derrière laquelle je sentais la douleur immense, la douleur inénarrable de laisser son bonheur.

Elle s'efforçait, a cause de moi, d'écarter les souvenirs qui la troublaient.

Atterrée, je suivais les signes de son affaiblissement, essayant de balbutier quelques mots de tendresse pour l'encourager. Elle murmura :

—J'ai du courage.

Une heure peut-être avant la fin, je pris mon christ et le lui donnai. Elle le regarda longuement, puis me dit :

—Je sais que bientôt je serai heureuse.... mais j'aurais tant voulu vivre !

..puis, toi, mère chérie......

Elle laissa tomber le crucifix et fit léger mouvement, comme si elle avait voulu se réfugier plus avant dans mes bras

—Il a été ton seul soutien pendant de longues années..... J'ai deviné, mère; deviné bien des choses.... "Maintenant tu seras de nouveau seule avec Lui......mais tu m'a dit bien des fois ......

Elle s'arrêta épuisée, mais, me regardant de nouveau, elle reprit d'une voix moins distincte :

—Dis-leur que je voulais les voir.... J'aurais dû te cacher mes secrets. pauvre mère.

Ce fut son dernier mot, et un instant après ma fille s'en allait à Dieu.

XII

Le désespoir de M. Carvon eut toute la violence qui caractérise les sentiments extrêmes de la jeunesse, et la douleur de mon mari fut terrible.

Un instant nos mains s'unirent dans une angoisse commune ; mais l'influence néfaste qui a pesé sur toute sa vie brisa cette entente éphémère et s'étendit même sur le malheur qui l eût dû nous rapprocher.

—Il ne se consolera pas, il m'aime trop ! disait-elle.

Elle ne savait pas que la jeunesse reprend rapidement ses droits, et que, après quelques années, parfois moins, elle a le don précieux de renaitre aux joies qu elle avait perdues momentanément.

J'étais assise hier à ma place ordinaire quand Marien est entré.

Chaque jour, depuis quelque temps, il revient pour savoir si l'ombre, qu'il redoute de voir grandir, ne s'est pas approchée plus près de moi.

Il prend mes pinceaux desséchés et me reproche doucement de ne pas travailler. Pour toute reponse, je regarde mes mains devenues si minces qu'elles n'auraient plus la force de manier la plume si je les fatiguais à un autre travail.

—Comment vous trouvez-vous ? me dit-il de ce ton affectueux qui réveille tant de souvenirs.

—Mais... comme une plante qui n'a plus de sève, dis-je en souriant.

—Est-ce bien vous, vaillante, qui vous désespérez ? reprend-il d'une voix émue.

—Je ne me désespère pas, dis-je tran-

(Suite à la 7ième page.)

COIN FEMININ

CHRONIQUE.

Au gui l'an neuf.

Il y a un, j'inscrivais le vieux salut gaulois en tête de mes premières lignes, dans ce *Coin Féminin* ; cette date me restera particulièrement chère.

Au gui l'an neuf ! Ce furent mes premiers mots écrits, chères lectrices, mon premier contact avec vous. Sous l'ardeur de mes souhaits, se cachait un émotion craintive dont je me souviens en souriant aujourd'hui. J'aurais voulu conquérir toutes mes chères inconnues, vous, à qui j'allais livrer le meilleur de moi-même : ma pensée ; j'aurais voulu que la même vibration vous anima en me lisant.

Au gui l'an neuf !

Mes vœux cette année ne sont pas moins ardents, s'ils sont un peu plus hardis. En vous les offrant, je veux vous dire merci d'être venues à moi, pleines de sympathies ; je veux remercier les chères sœurs de l'Est chez qui la chroniqueuse de l'Ouest lointain a trouvé écho ; je veux vous assurer, amies lointaines ou proches, chères inconnues, que j'aime cependant comme si je connaissais chacune de vous, je veux vous assurer que ce *Coin* est à vous ; que sur un simple désir les articles que vous aimeriez être traités, le seront ; et que toujours vous aurez bon accueil.

Au gui l'an neuf ! Je vous souhaite, chères lectrices, je vous souhaite une bonne année, une bonne santé !

La formule est vieillotte, usée, toute ridée comme l'année qui nous quitte pour faire place à l'an neuf, frais et pimpant, audacieux comme tous les jeunes et, cependant, je n'en trouve de plus expressive à l'aurore de 1907.

Bonne Année ! Cela chante clair ! on dirait le salut triomphant du coq au jour qui pointe.

Bonne Année ! Cela chante clair, de promesses ; cela chante le mystère, l'in... donc un peu le bonheur !

Bonne Année ! Cela chante les renouveaux, les regains d'énergie pour faire face aux obstacles dont l'an neuf semera peut-être sa route avant de finir en fée Carabosse, cassée, finie, comme la pauvre vieille qui nous quitte.

Bonne Année ! Cela sonne les reprises, les étapes bienfaisantes dont Dieu, dans sa bonté, a semé notre route.

Bonne Santé pour vous et les chers vôtres !

Bonne Santé, afin de remplir vos devoirs, le devoir c'est encore un peu de l'étoffe précieuse dont est fait le bonheur.

Bonne Santé pour que l'humeur sur laquel influe la mauvaise santé, reste au beau fixe durant toute l'année ; une femme de bonne humeur c'est le rayon de soleil devant lequel s'évanouissent tous les vilains nuages gris de la vie quotidienne.

Au gui l'an nouf !

MAGALI.

FRIVOLITES.

La voix.

La voix est un des charmes de l'individu comme elle peut être un défaut.

Il y a de jolies voix et d'horribles, d'agaçantes, d'antipathiques, soit en parlant, soit en chantant.

Il est nécessaire de veiller de très bonne heure à la façon dont parlent les enfants, de ne pas leur laisser prendre de mauvaises habitudes, s'occuper de la manière dont ils respirent : ceci a une très grande importance : il y a des gens qui appuyent la voix au hasard, soit sur le nez, ce qui donne des sons grotesques, soit encore dans la gorge.

Ces différentes sortes d'émissions du son ne prédisposent pas la voix à remplir le rôle qu'elle doit avoir, de répandre l'harmonie ; elles sont alors nasillarde, voilée, gutturale ou aigüe.

Or, le charme s'épand en dehors par les vibrations des ondes sonores, la parole est un instrument qui sert à exprimer les sentiments dont l'âme est étreinte, ou a les dissimuler et si l'interprète sert mal la pensée, s'il ne lui apporte pas l'appui des sons harmonieux, les plus jolies choses dites dans ces conditions deviennent plates, sans reliefs et quelquefois ridicules et ennuyeuses.

L'organe, fragile entre tous, doit être l'objet d'une grande sollicitude, la moindre inflammation de la gorge, du larynx, dénature la qualité du son, et le plus beau chanteur, atteint d'enrouement, ne saurait émettre que des sons raugues sans charmes.

On doit habituer l'organe par une gymnestique bien comprise, à supporter une certaine fatigue, soit pour parler, ainsi que sont forcés de le faire ceux dont la profession exige une elocution fréquente ; pour chanter, des exercises spéciaux amènent progressivement la force et la résistance ; ces études arrivent aussi à modifier le timbre, qui, de laid, peut devenir très beau, très pur, si la méthode suivie est bonne ; en principe, on ne doit jamais crier, et, sans parler *en dedans*, ce qui n'est pas beau et donne l'impression d'une couche d'ouate sur les cordes, on doit, sans élever d'une façon aigüe le diapason, parler sur le timbre, clairement, mettant à la disposition des cordes vocales la diction par l'articulation, ce qui triple la puissance de l'organe sans le fatiguer.

Les voix les plus abimées peuvent être refaites, les organes les plus laids peuvent devenir jolis, si la méthode de transformation est intelligente ; la douceur, le charme, voilà ce qu'il faut chercher : n'eut-on qu'une jolie note dans la voix, on peut s'en servir comme point de départ pour rendre la voix homogène en travaillant les autres par cette ssnorité.

Disons un mot des cordes vocales souvent surmenées et malmenées en ce temps de soirées et de réunions.

Les cordes vocales sont d'une très grande délicatesse et il est difficile de les conserver longtemps si l'on n'en prend un soin de tous les instants ; le premier de tous est de ne pas les surmener, car elles se relachent rapidement ; elles sont également susceptibles de s'enflammer, et, de nacrées qu'elles doivent être, elles deviennent rouges et, par conséquent, congestionnées ; de là viennent les enrouements, les voiles sur la voix et l'impossibilité d'émettre le son qui ne contient plus de cristal.

Le traitement des cordes vocales est très loné et parfois douloureux, c'est pourquoi il ne faut pas les surmener ; lorsqu'elles le sont, la meilleure médication est le repos.

M.

MANIR

Manir est un ange de paix
Sereine comme les étoiles
Dont la Vierge pare ses voiles !
Manir est un ange de paix
Que le mal ne tente jamais.

Manir est un ange de joie
Au regard tendrement humain,
Placé par Dieu sur mon chemin,
Pour que j'aime et pour que je croie.
Manir est un ange de joie !

Manir est un ange d'amour !
Son âme pleine de tendresses,
Ses petites mains de caresses
S'ouvrent si larges tour à tour !
Manir est un ange d'amour !

MARIE BOULANGER.

Villeneuve, Alberta 16 déc. 1906,

Les femmes dans nos sociétés.

A l'occasion toute récente de l'institution à Waterville, Maine, d'un conseil féminin de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, M. l'abbé Charland curé, a prononcé un magnifique discours dont nous donnons quelques extraits :

" Après avoir pris connaissance du but de l'Union S. J. B. d'A., je ne puis qu'applaudir de tout cœur à la formation d'un conseil de dames dans ma paroisse.

" De tout temps la femme a joué un rôle important dans le monde. Son influence, pour le bien et pour le mal, est grande. Rien ne saurait remplacer la femme dans la famille. Elle est utile, nécessaire même, dans la société. La famille est ce que l'a fait la femme et là où les femmes sont bonnes les hommes le sont aussi.

" Si nous ouvrons l'histoire, nous verrons de grandes œuvres accomplies par la femme dans la société et la patrie. Judith et Esther ont sauvé leur patrie et leur nation. Dieu même, pour sauver le genre humain, a voulu se servir d'une femme. Il a fait la Vierge Marie, corédemptrice de l'humanité déchue. Aussi la Sainte Ecriture dit que la femme forte est un trésor, qu'on doit aller chercher, s'il le faut, aux extrémités de la terre. *Mulierem fortem quis inveniet ? procue, et de ultimus fenibus grotuem ejus.* Or, les engagements solennels que vous avez pris ce soir, mesdames, font de vous des néophytes et ils sont très opportuns à l'heure actuelle—puissiez vous les garder. Alors quelle somme de bien vous ferez chez vous et autour de vous.

" Les avez-vous bien compris ces engagements ? Vous vous êtes obligées, solonnellement à donner le bon exemple, à pratiquer la religion et à parler le français dans vos familles. C'est très bien, pour nous, Franco-Américains, la langue française est le plus ferme soutient de notre foi catholique, que nous ne devons jamais rougir de professer ? Voilà pourquoi vous devez enseigner les prières et le catéchisme en français, à vos enfants.

" D'ailleurs notre belle langue française, la plus belle des langues modernes, se prête admirablement bien à la prière. Cependant il ne faut pas, pour cela, négliger l'étude de l'anglais. Non, nous vivons dans un pays où cette langue nous est nécessaire. Apprenons-la bien. François 1er disait : " Autant de langues on parle, autant de fois hommes on est." Or nous, Canadiens-français, nous sommes deux fois hommes, car tous ou à peu près tous, ici, nous parlons deux langues.

. . . .

" Oui, si aujourd'hui nous sommes quelque chose, si nous existons même, c'est grâce aux luttes héroïques de nos ancêtres pour la défence et le maintien de notre langue et de notre foi, toutes deux violemment attaquées par nos vainqueurs, après la conquête du Canada par l'Angleterre.

" L'Albion, alors persécutrice, voulait nous écraser comme elle avait écrasé la catholique Irlande et pour atteindre plus sûrement son but inique, elle a voulu proscrire du coup et notre langue et notre religion. Non, non, mesdames, prions et faisons prier nos enfants en français. Servons-nous de la langue de Shakespeare dans nos rapports avec ceux qui ignorent notre belle langue, mais, au bon Dieu, parlons français—il nous comprendra mieux."

Le Courrier de l'Ouest

Publié par " La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.

PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Toute demande pour changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de cinq cents.

Toutes communications et lettres doivent être adressés :

LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.

Jeudi, 27 Decembre 1906



SOUHAITS

LE COURRIER DE L'OUEST souhaite une bonne et heureuse année à tous ses lecteurs et lectrices.

Il souhaite que la période de prospérité dont jouit le Canada et plus particulièrement notre Province, continue pour le plus grand bien de tous.

Il souhaite également que la Providence nous garde toujours sous sa protection pour toutes choses, et qu'elle fasse de 1907 une année aussi favorable à la culture que les années précédentes.

Le Canada.

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire.

Nous vérifions une fois de plus cette vieille citation, car pour nous les années s'écoulent doucement sans ces terribles à-coups qui démoralisent trop souvent les nations européennes. Nous ne connaissons pas davantage les révolutions qui de[illegible] les républiques de l'Amérique d[illegible]. Une législation prudente nous [illegible] à l'[illegible] des trust contre lesquels les Etats-Unis ont à lutter.

Sous la protection de l'Angleterre et sous le gouvernement éclairé du parti libéral, le Canada marche dans la voie du progrès avec une rapidité et une sûreté sans égale.

L'immigration est abondante, les capitaux affluent, les industries se développent. Du Sud au Nord de l'Est à l'Ouest les compagnies de chemins de fer étendent leurs gigantesques réseaux. Nos ports s'améliorent, on en crée de nouveaux. Nos relations commerciales, objets des soins assidus de Sir Wilfrid Laurier, assurent l'accroissement de nos échanges et comme c'est le cas pour le Japon, nous ouvrent des marchés nouveaux et [illegible]mmérateurs. Dans tout le pays règne une atmosphère de paix de confiance et d'optimisme.

Aussi n'avons n[illegible] pas d'évènements importants à signaler pour l'année qui finit.

Le pays a été un moment inquiété par le scandale financier dans lequel ont été plus ou moins compromis, à peu près tous les chefs du parti conservateur. Mais le calme s'est vite fait autour de ces turpitudes qui nous ont donné un aperçu assez réussi de la façon dont étaientadministrées nos finances sous certain ministre conservateur.

L'augmentation du subside fédéral a été le plus gros évènement politique. Là, comme ailleurs il convient de rendre hommage à l'esprit de justice et à l'entière bonne foi de Sir Wilfrid Laurier et du gouvernement fédéral.

C'est à l'honorable Gouin, premier ministre de la province de Québec que revient l'honneur d'avoir pris l'initiative de cette question délicate des subsides. Le succès de la conférence des ministres provinciaux, l'a bien mis en évidence et nous ne serions pas étonnés que ces qualités le conduisent à une situation très élevé dans la politique fédérale.

Le budget, qui a montré un surplus de douze millions, a été voté presque sans discussion. Ce fait caractéristique doit être considéré comme un hommage bien involontaire que les conservateurs rendent à la bonne administration du gouvernement libéral.

Enfin, le nouveau tarif douanier a été soumis aux Chambres. Ce tarif, chef-d'œuvre de prudence et de bon sens, a très bien été accueilli par le pays entier, surtout par la classe agricole et ouvrière qui constate avec plaisir que certains articles d'utilité première sont dégrévés.

Paix publique, confiance, bonne administration, progrès de plus en plus rapides, voilà les mots qui closent l'année 1906. Ces mêmes mots flamboient dans le ciel serein de l'année qui commence.

Notre Province

Sous la vive impulsion donnée par le gouvernement libéral, notre province s'est engagée, à grands pas, dans la voie du progrès.

L'année 1906 a été employée toute entière à exécuter des travaux d'aménagement, arpentage, construction et réparation de routes, etc., etc. Ces travaux,dont on apprécie déjà l'utilité, faciliteront singulièrement l'installation des émigrants qui arriveront en foule au printemps prochain.

Le souvenir de la première Exposition Provinciale de l'Alberta, qui s'est tenue à Edmonton, est encore trop vivace chez tous nos lecteurs pour que nous croyons devoir en parler plus longuement. Mais pour si belle qu'elle ait été, nous espérons qu'elle sera dépassée de nombreuses coudées par l'exposition de 1907.

D'importa[illegible] travaux d'irrigation ont été ou [illegible] être [illegible] dans l'Alberta sud. [illegible] auront [illegible] effet de rendre cultivables d'énormes surfaces de terrains regardées jusque-là comme incultes.

Les chemins de fer se sont étendus considérablement et les préparatifs sont faits pour rendre les travaux encore plus considérables pendant 1907.

Sur le parcours des nouvelles lignes des villes nouvelles se sont créées, pleines de sève et confiantes dans l'avenir. Au nombre de celles-là nous citons Végreville comme l'exemple le plus saillant.

Parmi les choses politiques à signaler, la plus importante, peut-être, est l'élection de Gleichen, où le candidat libéral a été élu à une forte majorité.

Ceci indique combien les habitants de l'Alberta sont confiants dans le gouvernement de l'hon. Rutherford.

A signaler encore la mise en vigueur de la nouvelle législation des terres dans l'Alberta dont nous avons parlé en son temps.

Pendant l'année qui vient de s'écouler, la politique sage et avisée de notre gouvernement a été fortement remarquée. Les efforts de tous les ministres ont été très appréciés, surtout ceux de l'Hon. M. [illegible], ministre de l'Agriculture, qui s'est prodigué pour améliorer la condition des agriculteurs.

Le chemin parcouru en 1906 nous fait bien augurer de 1907. C'est joyeux et plein d'optimisme que nous franchissons le seuil de la nouvelle année.

Aux Lecteurs

Nous aurions voulu pour commémorer la Noël et le Nouvel An éditer votre cette date, le splendide numéro spécial en préparation.

Malheureusement nos presses neuves sont en retard et nous ne pouvons pas tirer notre numéro spécial avant leur arrivée. (Elle est prochaine.)

Nous espérons que nos lecteurs nous tiendront compte de l'intention et qu'ils réserveront un excellent accueil à notre numéro de propagande en faveur de l'Ouest, qui pour être tardif, n'en sera que plus beau.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'attrayant concours annoncé à la septième page, concours que comme mesure de compensation nous ouvrons à partir du premier janvier.

Peu de journaux ont offert des prix aussi importants et surtout d'une nature telle qu'ils répondent bien aux désirs de tout le monde.

Cela suffirait pour indiquer à nos lecteurs, s'ils ne le savaient déjà, que nous ne reculons devant aucun sacrifice pour faire prospérer leur journal.

Livre et Revue

Nous accusons réception du numéro spécial édité par *Le Canada* sous le titre *L'Expansion de Montréal.*

C'est un superbe volume de 128 pages contenant mille choses utiles.

Si L'Expansion de Montréal est traitée à fond et justifie bien le titre, on donne d'autre part, tant de renseignements sur notre pays, sans oublier le Nord-Ouest à qui il est consacré plusieurs pages, que ce numéro aurait très bien pu être appelé sans inconvénients, *ce qu'il est indispensable de savoir sur le Canada.* Répandu dans les pays Européens de langue française, il contribuerait pour une très large part à bien faire connaitre les ressources du Dominion et aurait peut-être un influence plus grande que les brochures d'immigration, souvent très vieilles et toujours très incomplètes.

Nous avons reçu un livre édité à Paris, et ayant pour titre *La Terre pour rien.* Ce livre signé JEAN DU SAGNENAY donne des renseignements pratiques sur la colonisation agricole française au Canada. Le temps de le lire nous manque. Nous en reparlerons.

L'Ouest Canadien

CEUX QUI Y RESTENT

Leurs Resultats

Dédié

A M. JOSEPH LAROCHE, le désabusé, père d'une colonne de critiques amères sur l'Ouest Canadien ;

A M. MOISE GODMER père, qui a CORROBORÉ EN GÉNÉRAL ??? ce que *l'Ami du Colon* appelle un édifiant rapport ;

A M. TIEPRY, le français qui de crainte de mourir de faim dans les prairies de l'Ouest Canadien brûle d'envie de devenir propriétaire d'une *terre en bois debout* dans les Laurentides ;

A TOUS CEUX qui ont regardé l'Ouest sans le voir ;

A TOUS CEUX qui laissent échapper l'occasion de s'y fixer, en écoutant les ballivernes des premiers cités ;

A TOUS CEUX qui seraient contents de savoir ce que l'on peut y faire lorsque l'on est courageux et actif ;

A TOUS CEUX qui péniblement vivent au jour le jour sur une terre ingrate ou fatiguée, et qui laissent prendre les parties les plus belles et les plus riches de leur pays, par des immigrants étrangers ;

A " L'AMI DU COLON, " journal de Colonisation des Provinces de l'Est pour le mettre en garde contre les rapports erronés de certains voyageurs fatigués avant d'avoir travaillé, de ceux qui ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre.

LETTRES DE PROTESTATION

Monsieur le Rédacteur.

Je vous remercie de prendre fait et cause pour l'Ouest lorsqu'il est attaqué aussi injustement qu'on le fait dans *L'ami du Colon.*

Je suis à la veille de descendre avec mon frère, faire un voyage de plaisir dans la province de Québec et quoique j'aime beaucoup mon ancienne contrée, je n'y resterais pas à présent que je connais l'Ouest et que j'y ai tant d'intérêts. Il y en a beaucoup qui sont comme moi je pense, et s'ils aiment à aller faire un tour dans la province de Québec, ils feraient la grimace s'ils étaient obligés d'y rester. Moi je suis venu au pays il y a sept ans, j'avais à peine assez d'argent pour incrire mon homestead et faire mon premier paiement sur un quart du C.P.R.

J'avais quatre enfants, l'ainé avait à peine 14 ans, ils ne pouvaient pas m'aider, mais ce que je voyais dans le pays m'encourageait tant que je me trouvais fort comme quatre. J'ai travaillé, mais j'en suis recompensé. J'ai quatre quarts de section. Toutes les machines agricoles nécessaires, six chevaux de labour, des bêtes à cornes des pores. Tout ce qu'il faut enfin sur une bonne ferme. J'ai une belle maison sur un quart de section tout près de Morinville, de belles écuries de bonnes graineries, des hangars.

Je ne donnerai pas le quart sur lequel j'habite pour $5,000 les autres valent de 25 à 30 piastres de l'âcre.

Je suis bien heureux d'être venu dans le Nord-Ouest et je suis certain que c'est le meilleur pays pour les fermiers. En travaillant, la vie est large et facile. Ce que j'ai fait n'a rien de particulier, beaucoup en on fait ou en feront autant s'ils le veulent.

Respectueusement à vous,

F. FORTIER.

Morinville, le 12 décembre.

Au COURRIER DE L'OUEST,

Quand je suis venu au pays, il y a 16 ans j'étais si pauvre que j'ai été obligé d'emprunter les $10. pour payer l'entrée de mon homestead. Maintenant j'ai 240 arpents de terre de première classe. J'en cultive chaque année 100 arpents.

Cette année j'en ai semé 80 arpents et j'ai récolté 4000 minots de grains, blé et avoine de première classe.

J'ai 17 vaches et 7 chevaux de travail et tous mes instruments de travail. Cela me fait rire lorsque j'entends des gens mal parler de l'Ouest, je ne peux pas m'empêcher de dire que c'est eux qui ne valent rien et non pas le pays.

Je n'avais rien quand je suis venu ici, j'ai emprunté $10 piastres pour entrer ma terre et maintenant je peux en prêter beaucoup de $10 à ceux qui en auraient besoin pour faire comme moi.

Bien sûr je les donnerai de bon cœur pour empêcher un homme d'aller se tuer sur une terre en bois debout.

Je suis bien content que vous nous souteniez dans votre journal quoique je pense qu'il ne devrait pas y en avoir besoin. Les faits parlent assez fort.

THOMAS HOULE.

Morinville, le 10 déc. 1906.

M. le Rédacteur du COURRIER DE L'OUEST,

Cher Monsieur,

J'ai l'honneur de vous écrire pour joindre mon témoignage à ceux que vous avez déjà recueillis.

Un instant j'ai hésité parce que, n'habitant plus ma terre, je croyais devoir m'abstenir, mais je crois que c'est grâce à elle que j'ai ma position aussi j'ai fait taire mes hésitations.

Je suis monté dans le pays il y a sept ans. Je n'étais pas riche. cependant j'avais des outils de culture et des chevaux, je valais à peu près $600.

Je m'installais sur une terre avec une famille et me suis mis à travailler bien fort. Je n'ai jamais eu de misère t tout allait pour le mieux.

Lorsque Edmonton a commencé à grandir, j'ai compris que j'avais quelque chose à faire de ce côté là. Je suis m'y fixer et exercer mon métier le charpentier. Malgré cela je ne dédaignai pas ma terre et continuai à la faire entretenir.

Elle vaut plus de $3.000 et j'ai à Edmonton des propriétés qui valent à peu près $7,000, plutôt d'avantage que moins.

Je crois inutile de vous dire que je me félicite d'être venu dans le pays Je suis presque sûr que si je n'étais pas venu ici, même avec un travail supérieur je n'aurais pas obtenu un aussi bon résultat.

Si vous croyez que cela puisse vous aider dans la campagne que vous menez, publiez ma lettre.

Votre tout dévoué lecteur,

T. P. FORTIER,

Edmonton.

La stabilite du tarif

C'est une garantie précieuse pour l'industrie

On a remarqué que le nombre des délégations de manufacturiers, allant à Ottawa plaider pour leur cas particulier auprès du ministre des Finances, était probablement aussi grand que durant le régime Foster.

C'est possible ; la nature humaine n'ayant pas changé depuis ce temps-là, et les manufacturiers trouvant toujours qu'on pourrait les protéger davantage ou qu'on pourrait dégréver certains articles qui, produits manufacturés pour d'autres, deviennent pour eux matière première.

La différence, cependant, sera visible dans l'effet que produiront les représentation de ces délégations sur l'économie générale du tarif. Nous ne prétendons pas qu'on ne tiendra compte d'aucune d'elle ; mais nous croyons que, s'il y a des modifications, elles ne seront ni nombreuses, ni importantes.

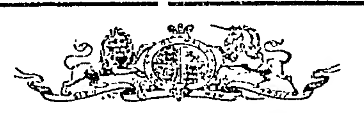
Il n'y a pas de doute qu'un des principaux éléments de la prospérité incontestable de l'industrie au Canada depuis que les libéraux sont au pouvoir, c'est la stabilité du tarif, qui a permis aux industriels de donner à leurs opérations tout le développement dont elles étaient susceptibles, sans craindre, comme autrefois, que l'année prochaine le tarif pourrait être modifié à leur désavantage.

Depuis dix ans, le gouvernement n'a touché au tarif que sur des points de détail et il a eu soin que ces modifications ne pussent être désavantageuses pour personne.

Les manufacturiers savent maintenant à quoi s'en tenir. Ils savent qu'ils peuvent compter sur la fermeté du gouvernement, pour résister à la pression d'intérêts particuliers, et qu'ils peuvent entreprendre des opérations de longue haleine.

Et chacun d'eux dans son for intérieur, lorsqu'il met de côté ses préférences de parti, lorsqu'il n'envisage que le côté "affaires," doit surement préférer une protection modérée, assurée pour dix ans, à une protection plus élevée qu'un caprice d'un Foster peut faire disparaitre d'une année à l'autre.

Ce qui revient à dire que, politique à part, les manufacturiers préfèrent le gouvernement Laurier-Fielding à celui que leur donnerait la combinaison Borden-Foster-McLean.—*Du Canada.*



Synopsis des règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut-être inscrite par toute pessonne qui est l'unique chef d'une famille ot toute homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY.

Sous-ministre de l'Intérieur

N. B.--La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée. 9, 8, 06.



OTTAWA, Ont.

Concours de plans sur deux nouveaux édifices publics.

LE ministre des Travaux Publics recevra jusqu'au 15 avril 1907, le plus tard, des dessins de concours pour des édifices nouveaux, que le gouvernement se propose de construire à Ottawa, Ont.

Ces dessins devront être adressés au Secrétaire du ministre des Travaux Publics, à Ottawa.

Ne pourront concourir que les architectes canadiens résidant au Canada depuis un an ou plus.

L'auteur de la meilleure série de plans recevra un prix de $8,000.00 ; celui de la deuxieme, $4,000.00 celui de la troisième, $2,000.00, et celui de la quatrième, $1,000.00.

On pourra obtenir du soussigné tout renseignement relatif à l'achèvement de ces édifices, ainsi que la carte du site, etc.

Par ordre,

FRED. GÉLINAS.

Secrétaire.

N.B.—Le ministère ne reconnaitra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.

La Compagnie d'assurance "Alberta-Canadian."

Un nouveau pas vers le progrès vient d'être fait dans notre province.

La compagnie d'assurance "Alberta-Canadian," qui a été incorporée par un acte du parlement provincial durant la dernière session, a ouvert ses bureaux généraux à Edmonton. Elle est maintenant à l'œuvre pour se créer une large part dans les affaires d'assurances sur l'incendie.

Cette compagnie, qui commence avec un capital d'un demi-million de piastres, est, comme son nom l'indique, une compagnie "de l'Ouest," composée de gens de l'Ouest dans l'intérêt de l'Ouest.

Ses directeurs sont des hommes bien connus dans la province à cause de leur honnêteté, leur habilité et leur intégrité,

H. C. Taylor, de la raison sociale Taylor, Boyle & Parlee, d'Edmonton, en est le président, Joseph H. Gariépy, de la maison Gariépy & Lessard, est vice-président ; Joseph Cornell, directeur-gérant, et E. B. Brown, secrétaire-trésorier. Les autres directeurs sont P. Butchart et Alex. Taylor.

Les polices offertes par cette compagnie sont aux mêmes taux, à peu de chose près, que ceux fixés par le "Board of Fire Underwriters." Cependant pour l'assurance des fermes, les taux de l'Alberta-Canadian sont considérablement plus bas et les fermiers épargneront de l'argent en s'assurant à cette compagnie.

La compagnie a déjà un certain nombre de représentants dans le pays. Un de leurs agents, M. J. H. Merrill, a l'intention de faire, sous peu, une tournée dans les districts de St-Albert et de Stony Plain.

Quiconque désire être assuré dans une compagnie sérieuse, garantissant de payer les pertes immédiatement après la production de preuves satisfaisantes et ayant fait le dépôt requis au gouvernement pour la protection de ses assurés, devrait communiquer soit avec le bureau général, à Edmonton, ou avec M. Merrill, le représentant voyageur.

C'est un excellent moyen d'aider au progrès de notre province que d'encourager nos institutions locales.

Sachant que tous les habitants d'Alberta aiment leur province et veulent, chacun dans sa sphère, contribuer à son succès, nous n'hésitons pas à recommander fortement la nouvelle compagnie à nos lecteurs.

Pour les Cultivateurs

LES BOUCHERIES SUR LA FERME

Sommaire.—*Le temps des boucheries—Abattage des cochons :—préliminaires—Manière de saisir le cochon pour l'abattre.—Manière de pratiquer la saignée.—Echaudage.—Récipient et appareil pour échaudage.*

Le temps des boucheries.—L'expression " le temps des boucheries" a une signification toute spéciale dans notre parler canadien-français. En français ordinaire, le mot boucherie signifie : lieu où l'on tue les bestiaux ; boutique ou l'on vend la viande des bestiaux, et au figuré : carnage. Dans notre parler, on dit : Faire les boucheries, ce qui veut dire : Tuer des bestiaux, surtout des porcs, destinés à la consommation ; et "le temps des boucheries" indique spécialement la période qui s'étend à tout le mois de décembre, pendant lequel le froid est assez grand pour permettre de faire geler et de conserver pour le reste de l'hiver la viande fraîche dont on fait provision à cette époque. C'est en prévision de l'approche du temps des boucheries que nous venons donner quelques conseils sur la manière de faire quelques-unes des opérations des boucheries avec aise et facilité. Il est entendu qu'il ne sera question que du porc.

Abattage du cochon ; préliminaires.—Nous entrons dans quelques détails qui porteront ceux qui savent bien faire les choses à dire qu'il est inutile de les mentionner parcequ'ils sont connus ; nous répondons d'avance que nous insistons sur certains points qui sont très souvent négligés par quelques personnes qui se donnent beaucoup de peine pour, cependant, n'arriver que rarement à bien faire.

En premier lieu, il faut donner bien peu à manger à l'animal, le jour qui précède la mort et ne rien lui donner dans les 12 heures qui s'écoulent immédiatement avant qu'il soit tué. La raison est que le cochon qui est tué l'estomac et les intestins vides saigne mieux et est plus facile à vider et à manier. L'on a d'autant plus d'intérêt à agir ainsi que la nourriture qui serait donnée en abondance en dernier lieu serait perdue, au point de vue économique.

Manière de saisir et d'abattre le cochon.—Bien que les conseils donnés ici soient pour le temps où les cochons sont généralement enfermés, il est bon de les généraliser un peu, pour que l'on puisse les appliquer à toutes les saisons. C'est pourquoi nous disons que si les cochons à tuer sont à l'extérieur il faut éviter de les faire courir en les prenant, Saisissez-les aussi tranquillement que possible, afin qu'ils ne soient pas échauflés au moment de la saignée, l'échauffement ayant pour effet, dans les temps chauds de faire entrer vite la viande en décomposition. Le mieux est de saisir le cochon là où il est, ce que deux hommes font facilement en se mettant, l'un en avant, l'autre en arrière, du côté opposé à celui sur lequel le cochon doit tomber, en saisissant chacun en même temps par dessous le ventre la patte qui se trouve du côté opposé à celui où est l'homme et en tirant fortement dessus. L'animal tombe sans résistance, si l'opération est vivement faite.

Manière de pratiquer la saignée.—Une fois le cochon à terre, mettez-le sur le dos et que celui qui doit le tenir se mette à cheval sur son ventre, la face tournée vers sa tête, et lui tienne fermement les pattes de devant, laissant l'animal un peu penché sur l'un des côtés. Ceci fait, celui qui pratique la saignée saisit un couteau dont la lame doit être étroite. longue de pas moins de 8 pouces et bien coupante des deux côtés, à 2 ou trois pouces en avant de l'os de la poitrine qui s'appelle le brechet ou le sternum (*breast bone* en anglais), l'enfonce obliquement, dans la direction de la queue droit dans le milieu de la poitrine, à une profondeur de 6 à 8 pouce, suivant la grosseur de l'animal. Rendu à la profondeur voulue, il retourne la lame sur le côté, dans la plaie et la retire vivement. Les veines qu'il faut couper sont placées ensemble sous l'os de la poitrine et sont facilement tranchées simultanément par le bout de la lame à deux tranchants. Il faut insérer la lame bien droite, afin qu'elle ne se dirige pas sous les côtes ou les épaules, d'un côté ou de l'autre, ce qui ferait manquer la saignée, déverser le sang dans l'intérieur du corps et faire perdre à la viande de sa qualité. Voilà la manière dont travaille le saigneur officiel de chez nous qui se fait de jolies rentes par la façon habile dont il opère. Il n'y a rien à négliger, pour un novice, dans les détails que nous venons de donner, s'il ne veut pas manquer son coup. Aussitôt le cochon bien atteint, on le tourne complètement sur le côté pour laisser sortir librement le sang, et le recueillir si on le veut.

ÉCHAUDAGE.

Du moment que le cochon est mort, on procède à l'échaudage, mot dont l'on se sert, improprement du reste, pour désigner l'opération qui consiste à tremper le cochon dans l'eau très chaude pour le débarrasser de son poil. Il est vrai que l'on a encore quelquefois recours à un feu de paille pour brûler le poil, ce qu'on appelle " griller le cochon," mais, la méthode généralement suivie est celle de l'échaudage qui donne une couënne beaucoup plus propre et une bien plus belle apparence à la carcasse. Cette opération demande du soin. Que de fois nous avons entendu dire : " On a mis le cochon dans l'eau trop chaude, l'échaudage est manqué ! " Et, dans ce cas, l'on sait comme il est difficile d'enlever le poil. De fait, il devient alors impossible de donner une belle apparence à la bête. D'un autre côté, si l'eau n'est pas assez chaude, le poil ne vient pas mieux, et en cela comme en toute autre chose il y a une règle à suivre. Le thermomètre, qui devrait aujourd'hui se trouver partout, nous l'indique. Si Si l'eau chaude est en bas de 165o Fahrenheit, il ne faut pas songer à réussir l'échaudage. Avec de l'eau de 165 à 175o, on peut échauder, mais d'une manière lente et imparfaite. Si l'on veut bien réussir, il faut que l'eau soit à la température de 185 à 195o, au moment où l'on y trempe le cochon. C'est-à-dire qu'il faut que l'eau soit bouillante quand on l'enlève du feu pour la jeter dans le récipient qui doit la contenir. Le Le seul fait du transvasement l'abaisse de la température de 212o F., qui est celle de l'eau bouillante, à celle voulue de 185 à 195o. Dans l'eau à ce degré, on s'aperçoit bientôt que les soies sont faciles à arracher et c'est le moment auquel il faut retirer l'animal de l'eau. Il est bon d'ajouter une petite pelletée de cendre vive de bois dur à l'eau, ce qui facilite l'enlèvement de la couche de crasse qui se trouve toujours sur la peau, dans le poil. Un morceau de chaux vive ou un peu de lessive concentrée produisent le même effet.

RÉCIPIENT ET APPAREIL POUR L'ÉCHAUDAGE.

On se sert ordinairement, pour l'échaudage, d'une boîte en madrier de 2 pouces, large et profonde de 2 pieds et longue de 7. Pour les cochons qui ne sont pas de trop forte taille, une tonne vide est un des plus utiles récipient. Elle comporte deux forts poteaux d'environ 7 pieds de haut reliés ensemble par une traverse de 8 pieds. Au pied des poteaux, on voit d'un côté, un traineau sur lequel on amène les cochons, de l'autre la tonne pour l'eau chaude. Des leviers d'une dizaine de pieds de long sont placés sur la traverse. On y attache, d'un bout, l'animal à échauder,—on le laisse descendre dans la tonne, ou la boîte si c'en est une, puis on le sort et on le dépose là où il doit être gratté. Ce même appareil sert à suspendre le cochon pour l'ouvrir, le vider et le laisser refroidir. Si l'on se sert d'une boîte pour l'échaudage, un bon moyen de retourner sans peine l'animal dans l'eau au besoin, consiste à faire un tour simple autour de la carcasse avec des cordes mises en avant des pieds de derrière et en arrière de ceux de devant, laissant déborder les bouts assez longs de chaque côté de la bête. En tirant ces cordes d'un côté ou de l'autre, on manoeuvre facilement les plus pesants animaux.

Nous répétons, en terminant cet article, que, bien que les détails qu'il contient soient très familiers à bon nombre de nos lecteurs, nous sommes certain qu'ils sont ignorés d'un bon nombre d'autres, si nous en jugeons par toute la misère que nous avons souvent vu plusieurs se donner pour arriver, en fin de compte, à un travail mal fait.

J. C. CHAPAIS.

L'HYGIENE MENAGERE

LE LAIT

Le lait constitue un des facteurs les plus importants de l'alimentation du genre humain. On s'en nourrit à tous les âges, en tous temps, en tous lieux. Le malade et l'homme en bonne santé en usent tous les jours ; le riche et le pauvre le mettent sur la table. C'est le met universel.

C'est un des aliments les plus sains et celui qui se rapproche le plus de l'aliment complet, puisque, additioné du pain, il peut suffire à entretenir complètement, indéfiniment, la vie, sans fatigue pour les organes.

"C'est une chère liquide," a dit Trousseau ; "c'est la vie qui roule," a répété Huchard.

C'est un aliment providentiel, un bienfait du bon Dieu.

Nous ne saurions, en effet, en dire trop de bien,

Le lait a sur la viande d'incontestables avantages. Il possède diverses substances indispensables à la nutrition dont la viande est dépourvue.

La consommation qu'on en fait est très grande puisqu'elle est de cent livres pour chaque habitant de notre province ; elle ne l'est pas encore assez pour son importance et son utilité. Nous constatons, avec chagrin, que l'établissement des fabriques de beurre et de fromage dans nos campagnes a eu l'effet de porter nos habitants à diminuer notablement la consommation du lait dans la famille. C'est un malheur et un danger pour la santé publique. On devra donc s'efforcer de réagir contre cette tendance qui constitue une fausse économie.

Le lait est le seul aliment qui convienne au nouveau-né, et, pour les enfants du premier âge, il doit rester la base du régime.

Au point de vue de l'économie domestique, le lait de vache est le seul à considérer dans notre pays, au moins dans notre province.

Pour 1000 parties de lait de vache, on trouve en moyenne :

	Parties
Eau	870
Beurre (matières grasses)	40
Caséine	36
Sucre	50
Sel	4
	1000

Il est démontré que pour avoir du bon lait, il faut que les conditions hygiéniques dans lesquelles vivent les vaches soient aussi parfaites que possible, car les animaux, comme les humains souffrent de l'encombrement et de la malpropreté.

Les vaches laitières devront être soumises à une surveillance minutieuse et tout sujet suspect de tuberculose devra être fatalement sacrifié. Le lait de vaches malades est une des causes les plus puissantes de la mortalité infantile.—Dr P.

Dans un concours beurrier tenu cette année dans le département de la Seine-Inférieure, France, les qualités de la vache normande ont été mises en évidence une fois de plus. Pendant les trois jours qu'a duré le concours, sur dix-neuf vaches qui formaient la catégorie des adultes, dix ont donné plus de 2 livres de beurre par jour ; celle qui a été classée première a donné près de 3 livres de beurre par jour.

A Travers le monde

Suite de la première page

Lorsque les Américains entreprirent la construction du Canal, leur enthousiasme n'avait pas de limites.

" Le canal, bah, ce n'est rien ! Dans dix-huit mois il sera percé. Nous allons prouver à la vieille Europe ce que peut une jeune civilisation. "

Mais il a fallu déchanter. Les dix-huit mois sont écoulés, les millions sont dépensés et seuls les travaux préliminaires sont exécutés.

Les Américains se heurtent aux mêmes difficultés que le grand français Ferdinand de Lesseps.

L'Europe narquoise regarde l'Oncle Sam qui a perdu sa belle assurance et ne gouaille plus. Un pli barre son front parce qu'il se rend compte que le projet perd de sa popularité.

Il a été violemment attaqué dans plusieurs magazines et journaux à grande circulation.

Les uns disent que les conditions sanitaires sont déplorables et que les ouvriers meurent comme des mouches, empoisonnés par l'eau malsaine, par les miasmes délétères qui apportent la terrible fièvre jaune.

D'autres s'attaquent directement à l'œuvre elle-même, prétendant que les plans ont été mal conçus, les travaux mal exécutés. Le canal n'est pas assez profond, les ingénieurs sont des créatures du gouvernement qui, pour flatter ce dernier et conserver sa popularité, ne disent pas la vérité.

L'opinion publique accueille toutes ces critiques avec calme, mais qu'il survienne un incident grave et ces critiques présentes à tous les esprits, détermineront un grand émoi et peut-être même une panique comme celle qui fit sombrer le projet français.

Le plus grand évènement politique de l'année est l'intervention des américains à Cuba, nous en avons longuement parlé dans nos colonnes et l'évènement est trop récent pour qu'il ne soit pas encore présent à la mémoire de nos lecteurs.

Les Etats-Unis et le Japon

Pour se disputer la suprématie dans l'Océan Pacifique deux adversaires se dressent. Les Etats-Unis d'un coté, le Japon de l'autre.

Malgré la grande disproportion des forces, le Japon est pour l'instant le mieux préparé à la formidable lutte, dont le monde entier entrevoyait déjà la possibilité et que l'attitude du gouvernement provincial de la Californie a rendue presque inévitable.

Le Japon possède 750,000 hommes de troupes aguerris par la dernière campagne. Une flotte puissante qui vient de s'enrichir d'une unité de combat plus forte que le *Dreanough*, flotte montée par des marins hardis, fiers de leur victoire d'hier.

Les Etats-Unis n'ont pas d'armée régulière, car leurs milices ne peuvent pas être considérées comme telle, leur flotte est toute à l'est, dans le Pacifique ils ont bien quelques navires, mais que peuvent-ils contre les puissants cuirassés Japonais.

Sans doute, les flottes de l'Atlantique et du Pacifique réunies pourraient lutter contre les Japonais mais le canal de Panama n'est pas percé, il demandera peut-être encore dix ans d'efforts....

Les deux futurs adversaires sont animés d'un orgueil immense, mais l'un d'eux a de plus le rayonnement de confiance que donne la victoire. Dans cette lutte, si lutte il y a, les Etats-Unis doivent être infailliblement vaincus.

Tout indique que le Japon commencera la lutte du côté des Philipines. Des nouvelles dignes de foi, annoncent que de nombreux vétérans de la dernière guerre, débarquent dans les îles et sous les apparences de colons inoffensifs attendent patiemment la déclaration de guerre pour se constituer en corps régulier et tomber sur les troupes américaines.

Maître de la mer, le Japon s'emparera des Philipines.

Le Président Roosevelt a prévu ce conflit et depuis longtemps cherche à l'éviter.

Nous nous rappelons à ce sujet qu'il y a huit à dix mois, il avait proposé l'établissement d'un protectorat sur les Philipines, après entente avec l'Angleterre et d'aprés lequel le Japon devait assurer l'intégrité territoriale des iles.

Qu'est devenu ce projet ?

Il serait peut-être encore temps d'éviter cette guerre si nos voisins voulaient consentir à une petite capitulation d'amour propre.

Le premier homme des Etats-Unis qui a eu l'idée de construire un cuirassé ou de lever un régiment dans un autre but que d'assurer l'indépendance de la nation et son intégrité territoriale a semé le ferment du militarisme.

L'Europe en meurt, les Etats-Unis en mourront peut-être.

Ce rapide résumé ne nous permet pas d'examiner tous les évènements importants qui se sont déroulés durant l'année 1906. Nous ne fixons que les plus importants, ceux qui peuvent avoir une action directe ou reflèxe sur les événements de la nouvelle année et qui comme tels méritent d'être replacés sous les yeux des lecteurs.

Nous continuerons d'ailleurs, comme par le passé à les entretenir de la politique mondiale. Et notre journal apportera chaque semaine à nos lecteurs une page d'histoire contemporaine.

Nantes, France.—Une violente émeute a eu lieu à Nantes au moment de l'évacuation du Palais Episcopal et du séminaire. Les manifestants catholiques entourèrent les agents de police qui furent obligés de sortir leurs revolvers et de faire feu. La troupe fût appelée sur les lieux pour dégager les agents et rétablir l'ordre. Plusieurs femmes ont été arrêtées.

Lille, France.—La court martiale a jugé le capitaine Magniez et l'a condamné à la dégradation militaire pour avoir refusé de prendre part à l'inventaire de la chapelle Saint John. Devant la court, Magniez dit : je suis chrétien et je préfère être fusillé, plutôt que commettre un sacrilège. Personne n'a le droit de me faire renoncer aux vœux que j'ai prononcé lors de ma première communion.

Paris.—Trente quatre palais épiscopaux occupés par des archevêques ou évêques, et soixante-seize petits séminaires ont été évacués en application de la loi de séparation.

Le gouvernement a ordonné la cessation de toute poursuite pour exercice illégal du culte, en attendant le passage d'une nouvelle loi amendant celle de 1905.

Regina, Sask. — Condamné a être pendu à Regina, le 18 janvier pour le meurtre de Barret Handerson, Josiah Gilbert s'oppose énergiquement aux efforts tentés par ses avocats pour l'arracher à la corde.

Ceux-ci veulent demander la grâce du condamné en raison de son grand âge, Josiah Gilbert est septuagénaire. Mais celui-ci préfère mourir que languir entre les quatre murs de sa prison.

Les avocats y mettent de la mauvaise grâce et font tout pour le sauver.

Le premier ministre Walker Scott est alité depuis quelques jours atteint par une pneumonie grave. Sa température a dépassé aujourd'hui 103. On craint un dénouement fatal.

Dawson (Yukon)—Dix-neuf sacs de lettres et de journaux, arrivés à la poste de Dawson, ne forment plus qu'une masse compacte de glace. La distribution se fait très lentement, on doit dégeler les sacs d'abord puis les lettres pour les séparer.

Cet état de chose est dû à deux accidents survenus en cours de route. En deux reprises différentes la voiture versa dans l'eau. Le premier accident eut lieu sur un petit lac aux environs de Nordenskiold et ensuite à la traversée la Pelly.

Sur la Paddle River.

M. Michaud, arpenteur fédéral, qui travaille actuellement sur la Paddle River, a bien voulu nous donner quelques renseignements sur la contrée.

Il convient de rendre hommage à la prévoyance du gouvernement qui, pour éviter la répétition des scènes de l'an dernier, fait arpenter une grande surface de terre qui sera prête pour la poussée d'immigration du printemps prochain.

L'an passé, en effet, l'afflux des colons vers cette région était tel que, souvent, ces derniers devançaient les arpenteurs et s'installaient sur des terres non subdivisées, ce qui créait des complications.

M. Michaud dit que 14 townships seront divisés par les contracteurs de l'an passé. Ils se repartissent comme suit :

M. Michaud. 3 townships Rang 7, plus une fraction.
M. Cautley, 4 tonwships, Rang 5
M. Dramond 4 " " 6
McGrandle 3 " " 7

Tout cet arpentage sera terminé avant le printemps.

La contrée arrosée par la Paddle, ainsi que les régions environnantes, sont très fertiles. M. Michaud a parcouru l'Alberta dans tous les sens et nous parait bien placé pour juger une contrée. Il nous dit qu'il en avait rarement vues d'aussi fertiles et offrant de tels avantages tant aux éleveurs qu'aux cultivateurs.

Ceci nous explique pourquoi les Américains s'y précipitaient l'été dernier. Généralement les cultivateurs qui nous arrivent des Etats Unis sont des gens très avisés et pleins d'initiative. Ils ne craignent pas de s'éloigner des lieux déjà colonisés, lorsqu'ils ont l'espoir de trouver des contrées favorables.

Dans les terrains que M. Michaud subdivise il y a déjà de nombreux *squatters* qui ont établis leurs droits par une prise de possession avant l'arpentage.

Ils possèdent de beau troupeaux de bêtes à cornes et de superbes chevaux de travail.

Au dire des voyageurs ayant déjà parcouru ces contrées, le terrain entre la Paddle et la Grand Smoky river, dont nous parlions l'autre jour, est déjà jalonné par de nombreux squatters, généralement des ranchers. Il est difficile d'évaluer la surface de terre arable qui s'étend dans l'Ouest ; mais tout fait croire qu'avant longtemps les colons auront transformé ces solitudes en un jardin verdoyant, grenier d'abondance du Canada et du monde entier.

Cet avenir nous parait d'autant plus prochain que les chemins de fer des grandes compagnies traverseront ces régions déjà sillonnées par de nombreux partis d'ingénieurs et d'arpenteurs.

Dans notre pays l'immigration procède par bonds, c'est-à-dire que les colons s'établissent dans une région jusqu'à ce que celle-ci soit complètement prise, puis, selon les informations recueillies, l'afflux se précipite dans une une autre, laissant, quelquefois entre les deux, des espaces inoccupés qui, plus tard, se prennent petit à petit.

Il nous semble que l'année prochaine la région de la Paddle attirera le plus grand nombre de colons.

M. Sélect, établi sur le township 59, rang 9, et dont le fils est lui-même établi à quelques milles plus à l'ouest à l'embouchure de la McLeod et de l'Athabaska, se propose de faire monter toute une colonie de l'Ontario.

Il y a de bons chemins de voitures qui se rendent jusqu'à la Paddle. Ils pourraient cependant être améliorés.

En attendant que le gouvernement s'en occupe M. Sélect fait des travaux considérables d'amélioration. Il va entreprendre de ponter un marais de quatre milles de long. Il a déjà coupé tout le bois nécessaire.

St. Albert. — Nous publions aujourd'hui les noms des volontaires qui formeront les escadrons de milice montée sous le commandement du capitaine de Blois Thibeaudeau.

Pour le district de St. Albert :

A. Ed. Lessard, capitaine, Arthur Guilbault, Arthur Lambert, Armand Lapierre, François Chevigny, Joseph Chevigny, J. A. Lambert, Cyprien Caron, Napoléon Gagnon, Albert Harnois, Laurent Gagnon, Georges Letourneau, G. Bellerive, Moïse Chevigny, Ernest Toupin, John Campeau, James Bellerose, Georges Deslauriers, Georges Bugnet, X. Bellisle et Oscar Bellisle.

Vegreville. — Dimanche, 16 décembre avait lieu à Végreville la bénédiction de la nouvelle église par Sa Grandeur Mgr Legal, évêque de St. Albert des RR. PP. Simonin, de St. Paul-des-Métis, Leclinche du Lac Froid, Dariden, du Lac Labiche, Shmid, du Lac Croche, Sask., et des PP. Bernier et Garnier de Vegreville.

La nouvelle église solidement assise sur une fondation de pierre, mesure 80 x 36, la flèche du clocher a 80 pds de hauteur. Le coût de l'église est de $3,700 pour le présent. Une souscription faite au commencement de la construction est montée à la jolie somme de $1.200.

Un autre évènement très important surtout pour l'avenir de l'enseignement religieux dans la nouvelle paroisse, a été l'arrivée, deux jours auparavant des sœurs " Filles de la Providence," qui doivent ouvrir un couvent-pensionnat, dès le mois de janvier.

Une école séparée a été obtenue dans la ville. Les classes se feront au couvent.

Nous espérons que les mêmes sœurs se chargeront de la direction de l'hôpital général qui sera construit aussitôt que les ressources le permettront sur un terrain donné par la ville à cet effet.

Lethbridge.—On organise une exposition de volailles pour le mois de février. Ceci a été décidé dans une réunion de l'association des éleveurs de volailles. La date fixée est le 15. Il a été nommé un comité composé d'hommes compétents, déterminés a étudier tous les points de manière à faire de cette exposition, la meilleure et la plus attrayante de celles qui ont été faites jusqu'à ce jour dans la région.

Déjà un grand nombre d'éleveurs ont signifié leur intention d'exposer.

Montmartre (Sask.)—Lasemaine dernière une belle fête familliale a eu lieu en notre paroisse, à l'occasion du 25ème anniversaire du mariage des époux L. Simonin. Messe solennelle à 10 heures, chantée par le Rév. Père Thériault. Le chant était dirigé par le Rév. Père Van de Velde, desservant la paroisse de N.-D. de Bonsecours, et l'orgue était tenu, par Mlle Mailhot ; le tout était splendidement exécuté. La petite chapelle était remplie d'invités, qui avaient tenu à assister à cette belle cérémonie. Au retour à la maison, plus de vingt traîneaux formaient un beau cortège aux époux. A l'arrivée, une scène émotionnante a eu lieu lorsque l'aîné des 12 enfants des époux L. Simonin, les héros de la fête, a présenté une adresse à ses parents, à laquelle le père a répondu. Tour les assistants étaient émus et versaient des larmes. Au banquet qui suivit et qui était honoré de la présence de trois prêtres et de plus de 70 invités, la plus franche gaieté gauloise a règné. Au dessert, huit discours ont été faits par les prêtres et quelques invités.

De nombreuses et belles chansons ont égayé l'assistance, une partie de la soirée et de la nuit, et ce n'est que très tard que les invités se sont retirés en emportant pour longtemps le souvenir de cette belle fête.

De nombreux cadeaux ont été présentés aux époux L. Simonin de la part de leurs nombreux amis.

Vancouver.—Un train de marchandises a déraillé entre Lytton et le pont de Spence sur le C.P.R.

La voie a été bloquée et les trains de voyageurs ont subi des retards considérables.

La voie a été réparée. Les six wagons qui ont déraillé sont à peu prés inutilisables.

Le déraillement est dû à la ruptura d'un bandage de roue. Il n'y a pas d'accident de personnes.

Lethbridge—Application a été faite à la législature locale pour obtenir l'incorporation de la "Lethbridge Radial Tramway Co." Cette compagnie demande le droit de construire un tramway reliant la ville à deux points distants d'environ 80 milles. L'électricité fournira la force motrice.

La production de charbon augmente rapidement et les administrateurs des mines espèrent être bientôt en mesure de faire face aux nombreuses demandes.




Copyright 1906 by Hart Schaffner & Marx

---

quillement, mais je vois. Pourquoi? dites-moi, le terme du pélerinage me, chagrinerait-il ? Si noüs nous trompons l'un et l'autre, car je sais ce que vous pensez, à la grâce de Dieu ! Que je vive ou meure, rien ne m'est plus.

Je sais qu'il va partir pour assister prochainement au mariage de M. Carvon, et tous les deux nous songeons à ce fait dont nous n'osons pas parler. Bien des questions sont sur mes lèvres, et je ne puis les formuler.

—Je me sens presque forte aujourd'hui, repris-jé, et j'en profite pour aller avec la Phine visiter le vieux logis. C'est ce que je n'ai pas fait depuis... depuis l'événement, dis-je avec effort.

—C'est une imprudence, répondit-il vivement, sinon physique, du moins morale.

—Il n'y a plus d'imprudence pour moi. vous le savez bien.

Je me lève en voyant approcher le landeau qui est allé chercher la Phine, et, presque malgré moi, je lui dis :

—Est-il aussi heureux que la première fois ?... Ressemble-t-elle à...

Mais je ne puis achever, et lui ne répond que par son expression compatissante des anciens jours,

—Vous partez demain, je crois? dis-je.

Pour deux semaines seulement.

—Alors... adieu !

Il m'offre son bras, mais, avant de quitter le salon, il me retient devant la fenêtre ouverte, en face de ce beau printemps dont la vue exubérante m'a souvent fait pleurer autrefois.

—Vous restorez dans mon souvenir, me dit-il avec son ancienne chaleur, comme la plus salutaire pensée qui puisse élever le cœur et le courage d'un homme. Mais à vous... que disent les souvenirs dont Poche-Plate est peuplé ?

—Ce que les feuilles mortes disent au vent d'hiver qui les a dispersées, répliquai-je.

Sans rien ajouter, il me conduit à ma voiture, dans laquelle la Phine m'attend patiemment.

Au moment de le quitter, dans un mouvement spontané et avec émotion je lui tends les mains qu'il porte à ses lèvres avec un respect affectueux qui ne ressemble plus du tout aux ardeurs d'autrefois, Et par une dernière contradiction, quelque chose de doux et d'amer en même temps fait tressaillir de vieilles fibres que je croyais brisées.

Comme le vieux jardin est charmant ! C'est l'anniversaire du jour lointain où je l'ai quitté pour m'envoler vers le bonheur.

L'herbe des allées est plus drue que par le passé ! les anciennes rauenelles du perron sont mortes il y a longtemps, mais elles ont été remplacées par de nouveaux pieds qui ont poussé avec tant d'enthousiasme que les pierres disjointes se sont écroulées d'un côté sous leur jeune vigueur.

Je m'avance à pas très lents, appuyée sur la vieille Phine, qui s'est tellement ratatinée que ma main trouve sur son épaule l'appui qui m'est nécessaire.

L'ancien cocher, resté à la garde du vieux gîte, n'a plus ni verdeur ni cheveux grisonnants ; il est tout blanc comme les autres étaient jadis, et c'est à peine si je retrouve dans ses traits altérés le visage qui regardait avec un intérêt ébahi et joyeux la figure minuscule de mon enfant.

D'un pas trainant, et qu'il croit encore vif, il est accouru pour me souhaiter la bienvenue. Il a la prétention d'entretenir le jardin infiniment mieux que son ancien compagnon, dont la taille courbée et les rhumatismes le faisaient sourire de pitié.

—Madame est-elle toujours contente de moi ? me dit-il d'une voix cassée qui me fait revivre bien loin dans un pastel dont je craignait tant de voir disparaître les dernières couleurs.

—Mais oui, dis-je en regardant les massifs échevelés et les herbe qui profitent si largement de la liberté qu'on leur donne. Le jardin est bien tel que je voulais le trouver.

—Il est certain, reprend-il d'un ton satisfait, que ce pauvre Pierre s'y entendait moins que moi, quoique j'ai été cocher toute ma vie. On ne découvrira pas à dix lieues à la ronde un jardin comme celui-là.

Oh ! non, dis-je en souriant ; et je bien contente que vous en preniez si grand soin, Jean.

—Madame est-elle plus vaillante aujourd'hui ? me dit-il d'un ton où perce un peu de commisération pour la faiblesse féminine.

—Pas beaucoup, mon pauvre Jean...

—Les femmes ne sont point robusees comme nous, réplique-t-il avec quelque dédain. Quand je pense que j'ai soixante-dix-neuf ans, et que je suis encore jardinier, c'est beau, ça !

—Grand sot ! répond la Phine agacée, est-ce que je ne suis pas femme ? J'ai quatre-vingt-quatre ans, et c'est moi qui soutiens encore madame.

Lorsque nous nous éloignons, elle me dit :

Il n'a jamais été malin, ce grand fantôme... Il ne voyait pas que vous le complimentiez pour lui faire plaisir. V'là-t-y pas qu'est rusé d'entretenir un jardin dans lequel on ne fait rin. Il ne serait pas capable, ben sûr, de rucher un bo que comme je fais encore toutes les semaines.

—C'est probable, dis-je distraitement. Nous gravissons avec quelque peine les marches usées et pénétrons dans la vieille petite maison.

Jean a ouvert toutes les fenêtres, et la poussière danse dans les rayons de soleil. Ils sont entrés comme de joyeux visiteurs qui, se sachant toujours jeunes, rient devant la vieillesse des choses dont ils font ressortir la misère.

Nous entrons dans la chambre de mon père. Les vieux rideaux sont en loques, les tapis n'ont plus de couleurs, et la panoplie qui orne un des panneaux disparaît sous les toiles d'araignée. Mais une odeur légère, qui a persisté malgré les ans écoulés, me reporte à vingt-cinq ans en arrière.

—Je ne vous dis pas qu'elle ait besoin d'être consolée, mamselle.

—Tu as raison de n'en pas parler, répondit-elle d'un ton très sérieux.

Je m'approche de la croisée ouverte qu'un choc un peu brusque ferait tomber en morceaux. Il y a si peu de temps, trois ans à peine, que, accoudée à ma place, elle riait joyeusement en parlant à son fiancé qui la regardait du jardin, dont le désordre les amusait. Ils plaisantaient sur mon amour, sur mon admiration pour le vieux logis qu'ils trouvaient bien laid dans son aspect suranné, tant il est vrai que les les choses n'ont que la valeur donnée par l'imagination.

Nous nous sommes assises, la Phine et moi, dans des fauteuils qui ne tiennent plus en équilibre que par prodige, et nous voilà rêvant silencieusement parmi la poussière et les souvenirs.

Elle était si jeune et si heureuse, m'écriai-je tout à coup dans un sanglot.

—Ah, ma pauvre dame, répondit-elle avec des larmes plein la voix et les yeux, pourquoi suis-je encore sur la terre, moi qui ne sers plus à rin ? N'était-ce pas moi qui devrais prendre sa place ? C'est une dérision que je vive si longtemps, et sûrement on n'y comprend rien.

—Personne ne peut comprendre, ma chère vieille, disje tristement. Il n'y a que l'autre vie qui puisse justifier Dieu.

Et je me lève pour descendre dans le jardin.

Mais nous allons d'abord visiter la lingerie, dont les carreaux rouges et les murs blanchis à la chaux ont verdi sous l'action de l'humidité. La table à repasser est encore recouverte de sa nappe blanche, qui est devenue toute jaune.

J'ai passé là de bien bons moments avec toi, la Phine, dis-je en regardant avec mélancolie autour de moi.

—Ma chère dame, dans l'état où vous êtes, ce n'est pas raisonnable d'avoir voulu revenir ici. C'est vous faire du mal inutilement.

—Qu'est-ce qui peut me faire du mal maintenant, ma pauvre vieille ?

Mais je sens bien qu'elle a raison, et lorsque, machinalement, j'attire avec précaution la persienne ébranlée dont plusieurs lames ont disparu, en disant : Tu te souviens comme nous étions anxieuses en le regardant descendre de voiture, je me demande pourquoi j'éprouve une défaillance et pourquoi mon coeur est encore si jeune.

Une dernière fois, à pas de plus en plus lents, je fais le tour du petit domaine.

Quand j'arrive sous les grand arbres, je tombe comme jadis dans une profonde rêverie. A mes pieds, sont les débris du banc sur lequel nous étions assis, et, à à quelques pas de moi, les liserons blancs qui se sont propagés à l'infini ont étouffé l'arbuste aux branches duquel ils s'enlaçaient. Je regarde leur corolle qui me rappelle les promesses de joie auxquelles j'avais cru, et un vieil écho, tellement affaibli que j'en perçois à peine le son mourant, résonne autour de moi.

Mais je m'absorbe dans un souvenir bien vivant,

Ils s'étaient éloignés tous les deux à pas discrets et rapides, comme deux enfants ravis de tromper la surveillance d'un geôlier. Arrêtés sous les arbres, ils avaient essayé de s'asseoir en riant sur le banc vermoulu dont les craquements excitaient leur gaité. Puis ils s'étaient approchés des liserons, afin d'en admirer la profusion, et bientôt, ne songeant plus qu'à leur amour, ils avaient tourné leur admiration sur eux-mêmes.

Je l'avais vu jeter un regard un peu craintif autour de lui et, se croyant bien seul, approcher ses lèvres du joli visage de ma fille, qui avait rougi de plaisir et d'effroi.

Plus tard, je n'eus pas le courage de gronder, ils s'aimaient comme j'avais rêvé de les voir s'aimer, et cette caresse furtive devait être pour elle la plus parfaite expression du bonheur. Frais souvenir devant lequel je pleure alors si amèrement !....

—Ma chère, ma pauvre dame, allons-nous-en, je vous en prie, — me dit la Phine en cherchant à m'entraîner.

Nous nous rapprochons de la maison. Je regarde encore le vieux vestibule, j'aspire les bonnes senteurs du dehors qui se mêlent à l'odeur du moisi, et je donne un dernier regard au salon fané où je revois tous ceux qui ont entouré ma jeunesse d'une si profonde tendresse.

Pendant qu'on fait avancer la voiture, je m'assois un instant sur les gradins moussus et m'engourdis dans les vagues impressions du passé.

Le landeau découvert s'est arrêté devant ce vieux perron détruit en partie par les ravenelles vigoureuses ; la Phine s'est approchée de moi, et, debout, sur les degrés branlants, je me vois partant au milieu des larmes et des sourires.

Et nous voilà toutes les deux, moi encore jeune, elle si vieille, comme deux ombres presque effacées d'une chose bientôt entièrement disparue.

Je recommande au cocher d'aller au pas, très lentement.

Les chevaux partent ; je fais un signe amical au vieillard qui, appuyé sur une pioche brisée dont il croit se servir, me regarde avec une expression dans laquelle je lis :

Ça fait pitié tout de même ! Une si jolie demoiselle dans le temps...

Parvenue à l'extrémité de l'allée, une fois encore je me retourne. Le perron solitaire est inondé de soleil : la glycine, malgré sa vétusté, est feuillue et fleurie ; des herbes, des fleurs, de la poussière se perdent dans le brouillard qui trouble ma vue. Ah, maintenant, le vieux pastel est bien complètement effacé...

Lorsque je me rassois, mon regard rencontre celui de la Phine. Elle lève ses mains ridées, déformées par la vieillesse, et les laisse retomber sur son tablier avec l'ancien geste expressif qui lui est familier.

—Faut-y, s'écrie-t-elle, que le bon Dieu m'ait laissée si longtemps sur la terre pour voir encore ça !

Je n'essaye par de rassurer sa vieille affection toujours si chaude et si fidèle, mais moi, je suis contente de m'en aller vers les sommets divins dont la pensée, sans me consoler, a fortifié mon coeur et soutenu mes pas.

Breuil, août 1801.

(FIN)

NOTES LOCALES

Les marchands de grain, en dehors de notre province, sont désireux d'acheter les grains de l'Alberta, et ils envoient des représentants à Edmonton pour en acheter plusieurs wagons et en faire l'expédition.

Le représentant de Dunsheath McMillan Co. de Winnipeg est maintenant en ville. Il a acheté l'avoine pour sa maison. Il a aussi acheté le long du C.N.R. et du C.P.R. Cette semaine ses achats se montent à 200,000 livres d'avoine qui seront expédiées directement à Winnipeg.

S. Sotewell de Clover Bar a expédié sur Fort William soixante mille livres d'avoine pour la " Grain Growers' Co. " Cette compagnie a l'intention d'expédier un char tous les trois jours.

W. J. Belfrage, d'Edmonton, est un autre acheteur qui expédie l'avoine sur Winnipeg. Il sert d'intermédiaire aux fermiers auxquels il donne 24c. du minot. Il reçoit le grain à Oliver Siding, à 7 milles d'Edmonton sur la ligne du C.N.R.

Les fermiers obtiennent un prix plus élevé pour leur grain en vendant directement aux expéditeurs au lieu de vendre aux moulins.

L'augmentation rapide de la propriété de notre province est tous les jours plus évidente. De nouvelles bâtisses et de nouvelles affaires jaillissent tous les jours dans chaque ville et village, et la population rurale est rapidement augmentée. Rien n'indique plus sûrement et plus exactement la réelle progression des propriétés bâties que le chiffre des assurances souscrites à travers la province. Dans une causerie, M. Brown, secrétaire-trésorier de " Alberta-Canadian Insurance Company," qui a obtenu une charte au mois de juin dernier, mais dont les affaires n'ont commencé réellement qu'au moi d'août, nous disait qu'ils ont déjà passé des contrats d'assurance contre l'incendie pour près d'un demi-million de dollars. Cette compagnie est entièrement locale. Son bureau central est à Edmonton, et ses actionnaires et directeurs sont tous de l'Ouest. Nous sommes heureux de voir combien nos citoyens apprécient et supportent, dans cette entreprise, les fondateurs de cette compagnie, qui n'ont pas hésité, voyant les progrès de l'Ouest, à s'embarquer dans une aussi grande entreprise.

La Noel—Comme d'habitude les églises catholiques étaient bondées de fidèles auxquels s'étaient joints aussi quelques protestants, venus pour entendre la Messe de Minuit.

Ces messes se sont déroulées suivant le cérémonial ordinaire et ont été entendues avec un grand recueillement De très nombreuses communions ont été données.

A l'église St-Joachim.—Le Rév. Père Emard a fortement impressionné les assistants par un sermon vibrant et très bien approprié, tant à la circonstance qu'à l'auditoire dans lequels, nous l'avons déjà dit, les protestants étaient nombreux.

Le cantique, *Minuit Chrétiens*, a été chanté par M. Léo Savard, dont tout le monde connait la souplesse et l'étendue de la voix. MM. Dr Harwood, J. Bilodeau et Chs Hall se sont fait entendre dans des solis remarquables. La modestie de la Mère Gertrude dut-elle en souffrir, nous sommes obligés de reconnaitre que, comme toujours d'ailleurs, la musique a été parfaite.

A l'église de l'Immaculée.Conception. Le Rév. Père Lechainche a fait un sermon superbe en ang'a's.

Le cantique, *Minuit Chrétiens*, a été chanté par M. R. Brutine. MM. J. Duggan et S. Larue ont chantés de splendides solis avec leur maestria ordinaire.

L'orgue a été tenu par M. H. Baron, c'est dire que la musique a été excellente.

Le chœur a exécuté à la perfection la messe de Batman, qui avait été préparée de longue main.

Academie St. Jean-Baptiste

Classe des enfants les plus agés

Exactitude : Dora Bérubé, Eugénie Morel, Léa Dusseault, Antoinette Pomerleau, Philippe Bourassa, Jos. Dusseault, Adrien Blackburn, Charles Léveillée.

Application : Dora Bérubé, Eugénie Morel, Eva Lemire, Antoinette Pomerleau, Philippe Bourassa, Adrien Blackburn, Charles Léveillée, Joseph Dusseault, Léon Leclair.

Grammaire française : Juliette Bourassa, Dora Bérubé, Eugénie Morel, Philippe Bourassa.

Orthographe : Joseph Dusseault, Antoinette Pomerleau.

Arithmétique : Graziella Tessier, Jos. Mireault, Charles Léveillé, Eugénie Morel, Antoinette Pomerleau, Adrien Blackbunrn.

Composition : Dora Bérubé, Graziella Tessier.

Géographie : Roy Royal, Henri Fairbanks, Charles Léveillée, Eugénie Morel.

Histoire : Roy Royal, Juliette Bourassa.

Lecture : Blanche Gariépy, Philippe Bourassa, Antoinette Pomerleau.

Classe des enfants les plus jeunes

Exactitude : Ida Morel, Conrad Chevigny, Albert Girard, Roméo Bérubé, Denise Pomerleau, Berthe Pelletier, Antoinette Royal.

Application : Marie-Claire Bourassa Edmond Gariépy, Emile Lemire, Denise Pomerleau A. Chevigny, Roméo Ketchin, Emile Blackburn Edouard Bilodeau.

Lecture : M. Claire Bourassa, Edmond Gariépy, Aurore Chevigny, Denise Pomerleau, R. Ketchin, Albert Chevigny.

Arithmétique : Emile Lemir, Albert Girard, Edmond Gariépy Ida Morel, Roméo Ketchin, Noëla Girard, Albert Chevigny.

Ecriture : Emile Lemire, Ida Morel. Albert Girard, Roméo Ketchin.

Le petit essaim français-canadien de l'école St. Jean-Baptiste s'est maintenu avec le nombre de cinquante à cinquante quatre sur le registre. A peu d'exceptions près, l'application et l'exactitude ont été très satisfaisantes.

Jeudi dernier, 20 décembre, dans l'après-midi, nos petits académiciens ont exécuté en présence de leurs parents divers chants et récitations appropriés à leur âge. Ils vont maintenant jouir de la douce liberté des vacances jusqu'au sept janvier.

Le futur Parlement.

Dans un interview accordé à un reporter du *Free Press*, de Winnipeg l'Hon. W. H. Cushing, le populaire ministre des Travaux Publics de notre province, a fait les déclarations suivantes :

Je suis en route pour le Sud et je veux visiter les capitales du Minnesota et du Wisconsin.. Si j'ai le temps, je ferai un plus long voyage à travers les capitales des Etats avoisinants.

Le but de mon voyage est d'examiner attentivement les édifices parlementaires, de façon à avoir des informations précises pour pouvoir diriger à bon escient la construction du Parlement de l'Alberta. Le plan complet pour l'érection de cet édifice n'est pas encore définitivement arrêté, le gouvernement a préféré attendre. Il adoptera le plan lorsque ce dernier assurera une parfaite symétrie en toute chose. Le futur édifice sera en pierre. Nous en avons d'inestimables quantités dans les limites de notre province. La pierre grise, dite pierre de sable, dont on s'est servi à Winnipeg pour construire le Wesley College, vient, comme vous le savez, de Calgary. En deux autres points vers le nord, nous avons une grande quantité des meilleurs matériaux de construction qu'il soit possible de demander.

Pour la décoration intérieure nous emploierons peut-être le superbe marbre blanc que l'on extrait des carrières situées aux environs du lac Kootenay. Le marbre est à peu près semblable, au moins en apparence, à celui dont on s'est servi pour les décorations du Royal Alexandra Hotel, mais il contient des éléments qui brillent au soleil et que je suppose être du mica.

Nous croyons que la somme de *un million de dollars* sera dépensée pour la construction des édifices parlementaires. Le travail sera commencé aussitôt que le printemps sera revenu. Nous espérions le commencer cet automne, mais les négociations pour l'achat du terrain de la Hudson's Bay Co. nous prirent tant de temps que cela fut impossible. Environ vingt acres de terre ont été achetés pour l'emplacement de l'édifice et la situation est regardée comme la meilleure de la ville d'Edmonton.

Ste. Emerance. — Le Rév. Père Emard, M. Normandeau. R. P. Marchand, et R. P. Lacombe sont venus rendre visite à M, le curé Okhuysen.

Notre église—Pendant son séjour en Hollande, M. le curé n'a eu garde d'oublier ses paroissiens. Il a emporté pour décorer notre église trois belles statues, des ornements d'autel, vases, chandeliers, une splendide suspension de lampe, un ostensoir et plusieurs autres objets d'ornement, qu'il serait trop long d'énumérer ici.

A l'occasion de la Noël tous ces objets ont été mis en service. Notre église avait un grand air de fête.

Les paroissiens de Ste-Emerance ont chaleureusement remercié M. le curé pour la nouvelle preuve d'affection qu'il vient de leur donner.

Notre école.—L'examen des élèves de l'école Granger a eu lieu mercredi dernier. Parents et amis s'étaient rendus à l'invitation de l'aimable institutrice, M. Cyr. Trois adresses ont été lues en l'honneur de M. le curé Okhuysen qui a bien voulu honorer la cérémonie de sa présence.

L'adresse anglaise a été lue par Mlle Délia Juneau, l'adresse française par Mlle Edna Comeau, et l'adresse des commissaires d'écoles par Mlle Lina Cyr.

Où est St-Emile ?—Mercredi M. le curé Okhuysen et le R. P. Lacombe sont partis pour aller rendre visite à M. le curé Normandeau. Ils ont été obligés de revenir sur leurs pas sans avoir trouvé St-Emile. Nous supposons qu'ils ce sont trompés de chemin. La petite paroisse ne leur a pas certainement joué le mauvais tour de se cacher.

En voyage—M. le docteur Ferguson est parti pour faire un voyage de quatre semaines, Il va passer les fêtes à Ottawa et Cornwall, Ont. Nous lui souhaitons un bon voyage.

Chance d'affaire a St-Albert

Des Soumissions seront reçues par le soussigné, d'ici au 15 janvier, 1907. pour l'achat d'un stock de marchandises spéciales, consistant en un assortiment complet et nouveau de Nouveautés, Epiceries et Quincaillerie (valeur approximative de $5,000.00) à St. Albert. Le magasin, qui jouit d'une bonne clientèle, est situé dans le centre du village et peut être loué pour un prix raisonnable.

On pourra obtenir la permission de visiter le stock et des informations plus amples, de

I. W. LEWIS,
Box 314, Edmonton.

On demande

Des Soumissions seront reçues par le soussigné, jusqu'au 15 janvier, 1907. pour $6,000 de crédits. Plus amples informations fournies

I. W. LEWIS,
Boite 314, Edmonton.